

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 21

Artikel: La flatterie
Autor: Rousseau, J.-B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212138>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasenstein et Vogler,

GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ; six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent. Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 20 mai 1916 : Figures disparues. — Le billet blanc. — Onna vilhie qu'est adi Bouna (J.). — A vous, Mesdames ! — L'argent de la Mort (Francisque Sarcey). — Vieille chanson. — Colinette et ses frères (H. F.). — Le retour d'un contingent : Fribourg 1449 (A suivre). — Souvenir Alfred Ceresole. — Plaisirs de cinquantenaires (Lui).

FIGURES DISPARUES

A l'occasion de la mort du colonel Trabold, dont la famille était apparentée à celle de David Bachelard, ancien préfet de Vevey, la « Tribune de Genève » rapporte le fait suivant, qui a trait à ce dernier.

A l'époque où David Bachelard remplissait son mandat préfectoral, M. Thiers était en villégiature à l'Hôtel des Trois-Couronnes, à Vevey. L'homme d'Etat était en conflit avec Napoléon III, qui demanda au gouvernement suisse de le faire surveiller.

Ordre fut donc donné au préfet de Vevey de s'informer. Celui-ci, ceint de son écharpe verte et blanche, s'en fut à l'Hôtel des Trois-Couronnes et demanda M. Thiers. On le conduisit sur une terrasse au bord du lac, où il trouva M. Thiers une ligne à la main. S'approchant de lui, il lui fit part de la mission dont son gouvernement le chargeait et lui demanda ce qu'il fait. M. Thiers lui répond :

— Vous voyez, mon ami, je pèche !

M. Bachelard rentre à son bureau, envoie sa démission à son gouvernement en disant : « Je suis préfet et non mouchard. »

Cette anecdote, qui évoque la mémoire du premier président de la troisième république française, nous en rappelle une autre, où il joua aussi son rôle.

C'était dans les années 1872 à 1874 ; on construisait le funiculaire Lausanne-Ouchy. M. Thiers, alors président de la république, faisait, en compagnie de sa femme et de Mlle Dosne, un séjour à l'hôtel Beau-Rivage. Il aimait à se promener, le matin, sur notre port, et s'entretenait volontiers avec nos bateliers et nos lessiveuses, qui, en raison de la simplicité de ses allures, se permettaient à l'égard de l'illustre homme d'Etat, une respectueuse familiarité.

Un jour, une bonne vieille aborde franchement M. Thiers, qui regardait les travaux de construction du funiculaire. La brave femme était propriétaire d'un lopin de terre situé sur le tracé de la ligne et qu'il fallait exproprier. Elle défendait avec acharnement son bien contre les hommes de loi et les constructeurs.

— Dites-moi, Monsieur Thiers — fit la bonne femme, sans façons — vous qui savez tout, croyez-vous qu'y aient le droit de me prendre comme ça mon plantage pour faire passer leur chemin de fer du diable ?

Cette interpellation, inattendue, prit de court le vieux parlementaire, qui se contenta de sourire avec bienveillance.

LE BILLET BLANC

A une jeune personne qui n'avait répondu à une déclaration d'amour que par l'envoi d'un papier blanc.

Je l'ai reçu, ce papier trop flatteur,
Ce billet doux dont l'encre impure
N'a pas profané la blancheur,
Et dont l'invisible écriture,
Echappant à mes yeux, se fait lire à mon cœur,
Rien de plus élégant souvent que le silence ;
Vingt fois tes regards me l'ont dit ;
Ainsi de ce billet où tu n'as rien écrit,
Je sais ce qu'il faut que je pense.
Fut-il jamais un plus heureux moyen.
Qu'il sert bien ta délicatesse,
Et que je trouve de tendresse
Dans ce billet qui ne dit rien !
J'y vois tous les transports d'une âme qui s'épanche ;
La pudeur ne vient point contraindre tes aveux,
Et sans rougir, par ce détours heureux,
A mon amour tu donnes carte blanche.

Qui l'eût cru.

— M. X. et M. Y. se rencontrent.
— Ah ! bonjour, il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. Que devenez-vous maintenant ?

— Moi ? Je me suis marié.
— Avez-vous des enfants ?
— Non, c'est dans la famille. Nous n'en avons pas.
— Mais comment donc ?
— Non, mon père n'en a jamais eu.

ONNA VILHIE QU'EST ADI BOUNA

O n boréla veindâi dâi z'eucordjès dè konai totâi einmandjés, et po se protuirâ dâi mandzo à bon martsî, l'allâvè tot bounamein lè couilli dué, delé, la demeindze matin.

On yadzo l'étai z'u dâo côté dè Noréaz avoué on grand sa po catzi sè maudzo. L'ein avâi dza couilli n'en demie dozanna quand ye vâi veni lo messeilli.

Mon gaillâ qu'étai on tot fin, pliant le mandzo dein l'adzo et sé mit à ramassâ dâi koin-korras que fourrâve dein son sa.

— Eh ! l'ami que diablio fédè-vo quie ? lâi fâ lo messeilli.

— Vo vâidè.

— Vo fédè dâo bon ovradzo, mâ porquié veni vo tanqu'ice su on prâ que n'est pas pi voutro ?

— Su bin d'obedzi dè veni io iena. Dâo côté d'Yverdon, on n'est pas fotu d'ein trova iena.

— Câisi-vo, vilhio fou.

— N'y a pas dè fou que l'âi fasse, l'apotiquière lè z'atsifé à la livre et aô quarteron, mâ ne vu pas lè crêvâies.

Lo messeilli sè peinsa, n'ion ne sai l'affèrè à Noréaz, diablio la pas se nè vâi pas me mettrâ à ein ramassi avoué mon gouvernement et mon bouébo.

— Crâide-vo que l'apotiquière vûdrâi m'atzeti assebin clliâo que lâi porre lâi portâ ? que dëmandâ à clliâo dâi maudzo.

— L'est bien sù ; mîma que sara tot conteint. Et lo messeilli sein alla. Alo lo gailla vouida son sâ, repregnè sè maudzo, ein couilla onco quoqué biô et s'en allein assebin dié qu'on tieinson.

Lo dzo dâo martsî d'Yverdon, lo messeilli arreva tsi l'apotiquière avoué on grand sa dè koinkoirè. Ye traôva lo commis qu'étai on Allemand et que ne sâ pas ce que lo messeilli volâi avoué son sa. Ye crié son patron.

Ye vo z'apporto on sa dè koinkoirè, fâ lo messeilli.

— Dé quié ??

— Dâi koinkoir, vo dis.

— Mâ, itès-vo fou ; que volliâi-vo qu'ein fassè ?

— Lè z'è ramassâi espret por vo.

— Itès-vo fou, diablio !

— Lè volliâi-vo, oï aô nâ ?

— Nâ ! Laissi-me tranquilli et alla-vo z'ein ; vo m'imbêté.

— Ah ! vo ne lè volliâi pas ! Eh bin ravè.

Et lo messeilli désaté son sa, lo returné et voudîl lè koinkoirè dein la boutequa dâo phramaciens. Cilia bite se miront a prevoâ avoué on bruit dâo dirblio. Yein ayâi-pertot : su la trabâlio, su lo plântsi, dein lè pots de remâdô, dein lè z'eballancés.

Vô peinse que lo messeilli se dâpatsiva dè parti.

Lo phramaciens étai bru tant ébahî que ne savâi pas que deré. Mâ létai d'na colère dâo tonérè ; se l'avâi tenu lo messeilli, l'arâi eccliafâ don coup.

La flatterie

Il n'est faquin si vil, si délabré
Qui par son art ne soit défiguré
Et qui, changeant sa mandille en simarre.
Ne puisse atteindre au poste le plus rare.
Il n'est poltron si connu par le dos
Qu'elle n'érige en superbe héros.
Un tabarin, mordant, caustique et rustre,
Devient par elle un sénateur illustre ;
Et d'un pédant barbouillé de latin
Elle fabrique un nouvel Augustin.

J.-B. ROUSSEAU

A VOUS, MESDAMES !

DITES encore que la femme n'est pas une source inépuisable et délicieuse d'inspiration !

Un chroniqueur parisien faisant la description d'un bal de bienfaisance organisé jadis dans la grand'ville, s'exprimait ainsi :

« C'est pour l'Hospitalité de nuit qu'on a donné ce bal, dont nous sortons. Nous en sortons les yeux ravis et les oreilles pleines de musique. Que de monde ! Et quel monde ! Oh ! les admirables toilettes qu'on avait inventées pour la circonstance ! Il ne faut pas s'y tromper : les couturiers d'aujourd'hui sont des hommes de génie. Regardez : ils sont à la femme ce que le statuaire est à son modèle : ils font saillir sa grâce, frémir sa souplesse et parler sa beauté. Naguères, les garnitures étoffaient les robes ; aujourd'hui,